

De herinneringen van Nicolas Bourgeois (°1896)

Inleiding en aantekeningen door
Dr. Eric Defoort
Heule (B)

Nicolas Bourgeois (°1896) is een van de belangrijkste figuren uit het Frans-Vlaamse regionalisme tussen de twee wereldoorlogen. Als jonge jurist en oud-leerling van de „Ecole Normale Supérieure” bekleedt hij van 1919 tot 1939 de post van „Chef du Secrétariat du Président du Conseil Municipal de Paris”. Zijn Frans-Vlaamse afkomst en zijn kontakten in Parijs met de vader van het moderne Franse regionalisme, Charles-Brun, zetten hem definitief op het regionalistische spoor. Met zijn boek Les théories du droit international chez Proudhon. Le fédéralisme et la paix (1927) krijgt hij een zekere faam als teoretikus van het regionalisme. Hij wordt een van de adjunct sekretarissen-generaal van de „Fédération régionaliste de France” onder leiding van Charles-Brun, en schrijft verscheidene theoretische bijdragen in L’Action Régionaliste, het blad van de federatie. Tegelijkertijd engageert hij zich in de opbloeiende Frans-Vlaamse regionalistische beweging. Hij werkt mee aan de Mercure de Flandre van Valentin Bresle en Le Beffroi de Flandre van de Duinkerke regionalistische publicist Gaspard Van den Bussche. Wanneer onder de stuwning van J.M. Gantois in het midden van de jaren twintig de „Cercles Flamands de France” van klerikaal-flamingantische oorsprong gelaïciseerd en verruimd worden tot het „Vlaamsch Verbond van Frankrijk”, maakt Bourgeois deel uit van de eerste groep leden die tot de nieuwe vereniging toetreden. Regelmatig verschijnen van hem theoretische artikels in de Lion de Flandre, het studieblad van het Vlaams Verbond. Bourgeois ontpopt zich tot een van de zeldzame „têtes pensantes” van dit Verbond, in nauwe samenwerking met Gantois, tegenover wie hij echter steeds zijn intellectuele onafhankelijkheid bewaart. Sporadisch waagt Bourgeois zich ook op het literaire vlak, onder andere met zijn regionalistische en deels autobiografische roman Le berceau sous le beffroi (1934) die in 1934 met de grote literaire prijs van de stad Rijsel bekroond wordt.

Les souvenirs de Nicolas Bourgeois (°1896)

Introduits et annotés par
Dr. Eric Defoort
Heule (B)

Nicolas Bourgeois (°1896) est un des personnages les plus importants dans le mouvement régionaliste de la Flandre française dans l'entre-deux-guerres. Jeune juriste et ancien élève de l'École normale supérieure, il occupe de 1919 à 1939 le poste de chef du secrétariat du Président du Conseil municipal de Paris. Le fait qu'il est originaire de la Flandre française et ses contacts, à Paris, avec le père du régionalisme français moderne, Charles-Brun, le mettent définitivement sur la voie du régionalisme. Son ouvrage Les théories du droit international chez Proudhon. Le fédéralisme et la paix (1927) lui vaut une certaine renommée comme théoricien du régionalisme. Il devient un des secrétaires-général adjoint de la Fédération régionaliste de France sous la direction de Charles-Brun. En outre, il publie différentes contributions théoriques dans L'Action Régionaliste, l'organe de la fédération. En même temps, il s'engage pleinement dans le mouvement régionaliste florissant de la Flandre française. Il collabore au Mercure de France de Valentin Bresle et au Beffroi de Flandre du régionaliste et publiciste dunkerquois Gaspard Van den Bussche. Sous l'impulsion de Jean-Marie Gantois, les Cercles flamands de France, d'origine cléricale et flamingante, se laïcisent et se développent dans le Vlaamsch Verbond van Frankrijk, au milieu des années vingt: Bourgeois fait partie du premier groupe de laïcs qui adhèrent au mouvement nouveau. Il fait paraître régulièrement des articles théoriques dans la revue du Vlaams Verbond, le Lion de Flandre. Bourgeois s'avère être une des rares «têtes pensantes» de ce Verbond, collaborant étroitement avec Gantois envers lequel il garde cependant toujours son indépendance intellectuelle. Sporadiquement il se risque dans le domaine littéraire, entre autres avec son roman régionaliste et autobiographique Le berceau sous le beffroi (1934), qui lui valut en 1934 le grand prix littéraire de la ville de Lille.

Lors du procès du Vlaams Verbond en 1945, Bourgeois est également incul-

Op het proces van het Vlaamsch Verbond in 1945 wordt ook Bourgeois in staat van beschuldiging gesteld. Het proces eindigt voor hem met een vrijspraak, en hij neemt zijn betrekking weer op van advocaat bij de balie van Duinkerke-Hazebroek waar hij sinds 1941 ingeschreven is.

In de herlevende Frans-Vlaamse regionalistische beweging in de jaren zestig en zeventig treedt hij achter de schermen op als een gewaardeerde raadgevende „éminence grise”. Met zijn werk Les Hexagons (1970) bewijst Bourgeois dat hij in zijn levensavond nog steeds trouw is aan het regionalistisch geloof van zijn jeugd.

In zijn hier gepubliceerde herinneringen laat Bourgeois zijn persoonlijke rol in de Frans-Vlaamse regionalistische beweging nogal in de schaduw en beperkt hij die ten onrechte te veel tot die van een „témoin lucide et intéressé”.

pé. Le procès se termine cependant par un acquittement pour lui, et il reprend ses activités de juriste au barreau de Dunkerque-Hazebrouck, où il était inscrit depuis 1941.

Lorsque, dans les années soixante et soixante-dix, le mouvement régionaliste en Flandre française reprend quelque vigueur, il devient une sorte d'éminence grise, discret, opérant dans les coulisses, mais donnant des conseils fort appréciés. La publication de son ouvrage Les Hexagons (1970) prouve que Bourgeois demeure fidèle à ses principes et à la foi régionaliste de sa jeunesse.

Les mémoires de Bourgeois que nous publions ici ne soulignent aucunement le rôle individuel qu'a joué Bourgeois au sein du mouvement régionaliste de la Flandre française: l'auteur réduit, à tort, son rôle à celui, discret, d'un témoin lucide et intéressé.

Souvenirs

Nicolas Bourgeois
Hazebrouck (F)

La rédaction m'avait demandé un article. Je lui ai envoyé une plaidoirie. Elle préférait une confession. Elle a raison. Le cas concret, l'exemple valent mieux que tout discours. Je m'incline donc et les lecteurs me pardonneront de parler de moi qui ne suis qu'une figure parmi tant d'autres.

Je suis né un peu avant la fin du siècle dernier, en 1896, le 4 septembre, jour anniversaire de la Troisième République qui fut le régime le plus stable de l'Hexagone.

C'était à Lille, que les poètes et les chansonniers de France n'ont jamais connue et désignée que sous le nom de Lille en Flandre. Les cartographes, eux, écrivaient plutôt: «Rijssel als Lille»; et les lieux-dits sont tous de pur francique.

Aussi haut que je remonte dans les diverses branches de ma généalogie, ou, plus exactement, aussi profond que je descende dans ses racines, je ne trouve pas d'ascendant qui se situe plus bas que Marck, la bien nommée.

Comme il se doit dans l'agglomération lilloise, la moitié de mes grands-parents venait de la Flandre dite Belge dont elle avait été chassée par la révolution économique du début du 19e siècle.

Ma maison natale, aujourd'hui disparue, se situait à l'angle de la rue de la Barre et de l'Esplanade à l'enseigne de «La Botte de Paille» et servait de bureau d'embauche aux mariniers en quête de fret.

Sous le pignon, une vierge une niche servait de témoin de moralité. C'est pourtant, ainsi qu'il convient, le côté paternel, détenteur du patronyme, qui devait être dominant. En cette zone de frontières et de marches, il était marginal à souhait. Non seulement il logeait sur le mitoyen mais ce chemin était une voie d'eau, la Lys que l'on nomme aussi la rivière d'or. Depuis des générations, les miens vivaient de ses dons, de leurs produits et de leurs applications: pisciculture (mais oui!), crues nourrissantes et vivifiantes comme celles du Nil; et surtout exploitation du coche d'eau qui s'appelait «marktscheppe» ou «bateau de marché». Les jeux populaires occupaient le reste du temps: l'été le tir à l'arc dans les vastes prairies du rivage; l'hiver le patinage sur les berges plates inondées. Chaque année

le paysage naturel peignait un nouveau tableau de Brueghel. Au cours des âges, les générations avaient remonté le cours du fleuve.

Partis de Comines, cette perle de Flandre, que les auteurs de traités cassèrent d'abord en deux morceaux, l'un pour la Belgique, l'autre pour la couronne de France, puis dont des Flamingants naïfs firent cadeau au Hainaut qui n'en demandait pas tant (1), ils firent étape ou plutôt escale à Warneton, autre jumeau artificiel, avant de s'établir durablement à Armentières. Curieuse ville que cette cité dont nul sur place n'aurait songé à prononcer les syllabes autrement que sous la forme d'Armentirs avec l'exacte sonorité si bien rendue dans la chanson militaire anglaise «Mademoiselle from Armentir's».

Curieux lieu-dit dont le paysage parle flamand alors que la population est censée s'exprimer dans un patois franco-picard. En réalité c'est un mélange si intimement poussé que les composants ne se distinguent plus. Un érudit local a relevé dans le vocabulaire courant plus de 600 mots purement flamands, ce qui est supérieur au total du lexique usuel de la plupart des parlers populaires en France!

Il n'empêche qu'au temps de ma naissance tout ce passé était en train de s'effondrer. Plus question d'élever des poissons dans la Lys polluée par les usines d'amont ni de patiner l'hiver dans une eau surchauffée. Plus question surtout d'exploiter le transport des marchandises trusté par les compagnies concessionnaires des chemins de fer. J'ai encore connu, voici peu, un marktschip en Hollande à Alkmaar, prospérant dans le commerce des boules de fromage. A l'intérieur des douanes hexagonales, il y avait déjà près d'un demi-siècle que la centralisation était achevée et que le peuple avait été, sans indemnisation, exproprié de ses biens collectifs.

Il ne restait donc à mon père qu'à émigrer avec le foyer qu'il venait de fonder et à chercher fortune ailleurs. C'est ce qu'il fit alors que je venais d'avoir trois mois, qu'il fut admis dans le corps des chefs de musique militaires et qu'il fut nommé au 17^e régiment d'infanterie à Béziers. Belle occasion pour roder le modèle du parfait Hexagon que le hasard des garnisons!

C'était d'ailleurs l'époque où le rêve millénaire des Capétiens et de leurs héritiers républicains fut le plus près de sa réalisation la plus parfaite. Jamais, en dépit des apparences, des disputes superficielles et des criaileries, l'accord ne fut plus total entre les meneurs de l'opinion, écrivains ou enseignants de droite ou de gauche. Jamais la cause des fédéralistes n'avait paru plus oubliée ni l'idéal des minoritaires plus lointain. «L'Unité ou la Mort», il n'était nul besoin de citer la macabre formule. Chacun, de Péguy à Barrès réclamait la gloire, la grandeur et la revanche avec la moisson des blés murs.

Ayant, en fin de parcours, inévitablement abouti à Paris, je participais à l'élan de ma génération, signais les pétitions pour «la loi de 3 ans» et allais conspuer le professeur Thalamas qui avait manqué de respect historique envers Jeanne d'Arc (2).

De menus incidents me rappelaient parfois mes origines. Nous étions quelques élèves à passer nos vacances sur les plages de la mer du Nord et nous nous retrouvions à l'heure des récréations pour comparer nos impressions. Nous étions trois Lillois et un Dunkerquois, tous regnicoles et bons patriotes au sens le plus étatique du terme. Cela n'avait pas empêché nos camarades de nous baptiser «Les Belges».

Cette qualification imprévue m'avait d'autant plus surpris et choqué que, quelques semaines auparavant, j'avais accompagné en toute loyauté



Nicolas Bourgeois (°1896).

une équipe de jeunes authentiques Dunkerquois qui se rendaient à La Panne afin d'attaquer ceux de l'autre côté de la frontière. Ainsi avions-nous assailli, selon les principes non écrits, une famille de petits Gantois aristocrates et francophones, en les traitant de «sales Belges». Ils nous avaient simplement répondu: «Vous êtes des mal élevés. Pour parler ainsi, vous ne devez pas être des Catholiques mais des protestants, des juifs ou des francs-maçons». Ce fut ma première leçon de savoir vivre international Elle ne devait pourtant porter ses fruits que longtemps après...

En attendant, d'autres événements allaient accaparer l'esprit et les jours de chacun. A l'heure H, je me trouvais en vacances dans la banlieue dunkerquoise à Rosendaël. Toute la nuit nous avons entendu couler le flot des mobilisables qui «rejoignaient» leurs dépôts dans les casernes. Ils étaient des milliers qui venaient de Hondschoote et des villages avoisinants Aucun ne parlait français. Et les paroles qu'ils échangeaient en marchant d'un pas cadencé, avaient le son du langage d'une armée d'invasion. Ils n'étaient ni affectés spéciaux ni même artilleurs. Bien peu revinrent vivants de cette corrida où l'on recousait les plaies des grands blessés pour les renvoyer combattre encore.

Dans ma propre famille nous étions cinq cousins germains d'âge mobilisable... ou à peu près car les «classes» se suivaient à cadence accélérée. Je fus le seul à survivre et pouvoir assister au défilé de la victoire de 1919.

Dans l'intervalle, j'avais été reçu au concours d'entrée de l'Ecole Normale Supérieure, où l'on recrutait alors, avec les principaux universitaires, l'élite de la littérature officielle et même des politiciens.

Cette officine de supercentralisation, ce cyclotron de formation unitaire ne pouvait manquer d'obliger à observer et à réfléchir.

De l'Alsacien Kastler, prix Nobel en puissance, inventeur du laser, à Georges Pompidou, écolier limousin tel que l'avait imaginé Rabelais, tous les sucres juteux et les fruits secs des terroirs bouillaient dans cette marmite ardente que surveillaient de loin les chefs cuisiniers et les marmitons gâte-sauce de l'Université une et indivisible.

J'y ai connu des équipes de futurs ministres, des escouades d'académiciens. On y vit même des chantres de la négritude, à la Césaire, admis par diplomatie coloniale (4).

Evidemment tout procédait de Descartes et de Racine et il n'était carrière concevable qu'à Paris. A peine avais-je franchi le seuil de la rue d'Ulm que j'étais fixé. Selon l'usage, le directeur, «le clou», qui était alors Ernest Lavis, recevait la nouvelle promotion et faisait mine de s'enquérir des intentions culturelles de chacun, des sujets qui l'intéressaient, des études particulières qu'il se proposait d'effectuer.

A sa question rituelle, j'eus l'imprudence de répondre que je serais tenté de m'occuper de la Flandre, de son passé, de sa langue. Aussitôt le visage de minotaure que Lavis s'était composé prit une expression encore plus fermée que d'habitude et il me congédia sans ajouter une parole... Il ne me fallut pas attendre longtemps pour qu'un autre «archicube», cardinal, académicien et recteur des Facultés catholiques de Paris, Mgr. Baudrillart, dans une conversation sincère me déclarât, en grinçant des dents, à propos du flamand «Nous autres à l'Académie, nous combattons ces langues-là!» J'étais fixé. Et d'ailleurs Anatole de Monzie, (de son vrai nom simplement Lasserre, mais Grand Maître de l'Université comme ministre de l'Instruction Publique) n'allait pas tarder à décréter dans la péroraison d'une harangue officielle (c'était à propos de la Bretagne): «Dans l'intérêt de la langue française, il faut que le breton disparaisse» (5).

Je me trouvais donc contraint à me débrouiller seul dans la recherche de mes origines et, en particulier, de ce qui - je le sentais bien - avait été le parler de mes ancêtres. Je ne voyais pas pourquoi il m'était interdit d'avoir des aïeux, alors que la vocation du peuple à son hérité, est beaucoup plus certaine que celle des courtisans et des courtisanes.

Je m'achetais une grammaire flamande d'occasion. Et surtout je profitais des vacances pour ramasser les bribes du langage usuel. Car il y avait toujours dans un banquet de kermesse, dans les diverses branches de ma famille un bout de table où l'on pouvait glaner des mots drus et succulents.

Il me fallait pourtant sortir du cercle restreint des proches. L'occasion s'en offrit sous la forme des «Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre» dont j'avais découvert l'existence chez un libraire parisien. A ma vive surprise, il y était traité de la langue et des lettres flamandes avec une chaleureuse et clairvoyante sympathie. C'était une nouveauté dans la littérature française. Elle était due à un écrivain catholique d'une vieille famille de Valenciennes, André Mabillet de Poncheville, et elle était la conséquence

des abus de la guerre. Inquiet de ce qui était advenu sur le front belge dans les rangs des soldats flamands, (sans préjudice de menus incidents dans les dépôts des régiments du Nord repliés en Limousin traités de «Boches du Nord»), le haut Etat-Major avait senti le besoin de réagir autrement que par les brimades ordinaires. Il avait confié au sergent Mabillet de Poncheville le soin de créer un contre-courant à partir de ce qui unit au lieu de diviser (6).

La paix revenue, le mouvement avait continué sur sa lancée et publiait des «cahiers», c'est-à-dire des brochures spécialisées dans un sujet déterminé, ainsi qu'un almanach où se rencontraient des écrivains des deux côtés de la frontière. Ainsi parurent notamment une brève et dense histoire de la littérature néerlandaise (la première publiée dans le cadre de l'Hexagon) ainsi que la traduction, par l'auteur en personne, d'une étude de Cyriel Verschaeve sur Rubens.

Enthousiasmé par ma trouvaille, j'écrivis à André de Poncheville pour lui dire ma joie et mon admiration. Ce fut le début d'une amitié personnelle et d'une collaboration intellectuelle intense. Elles me valurent aussi des rencontres de choix comme la visite que je rendis à Cyriel Verschaeve au presbytère d'Alveringhem où il était vicaire. Je fus quelque peu surpris par son intransigeance. Mais quand je considérais le sort qui était fait à l'un des plus grands poètes du temps, je compris qu'il était véritablement urgent de travailler au rapprochement des grandes cultures européennes.

Il me fallait d'abord élargir mon horizon national qui en fait se limitait alors, plus que jamais, à celui de Paris. Je découvris le point de vue tout en haut de Montparnasse, dans une petite cour où trônait un roi sans couronne nommé Charles-Brun et surnommé «le pape du régionalisme». Tous les dimanches matin, une dizaine de fidèles en résidence dans la capitale et cinq ou six visiteurs du dehors se réunissaient pour échanger propos et nouvelles et surtout pour entendre les commentaires que le maître en faisait. Tout ce que le complexe hexagonal possédait encore de particules autonomes ou personifiées, passait, un jour ou l'autre, par le petit salon de la rue Delambre pour s'y reconforter et s'y soulager l'âme. J'y connus des Bretons comme le député-marquis de l'Estourbeillon, toujours porteur d'un gilet aux couleurs et dessins de sa tribu, des Basques de grand standing comme le juriste Mihura, des Normands comme la Varende, des Alsaciens comme le chanoine sénateur Muller. C'est même là que je rencontrai pour la première fois le député flamand Jules Lemire.

La rencontre la plus sensationnelle et la plus inoubliable que j'y fis, fut pourtant celle du maréchal Lyautey, encore tout auréolé de sa gloire de pacification du Maroc. Jamais contraste plus vif n'exista entre l'esprit et le sabre; jamais conseils plus percutants et plus sages ne furent dispensés en vain à des auditeurs bien résolus à n'en rien entendre. Qu'il s'agît de l'avenir de ce que l'on appelait alors l'Empire, de l'administration interne de la France ou des rapports intereuropéens, les avis et conseils du sémillant maréchal ne cessèrent d'être marqués du sceau de la sagesse et du signe des prophètes. Cassandre avait beau, cette fois, être revêtue de l'unique forme la plus prestigieuse, elle n'en fut pas davantage écoutée.

De Tardieu à Herriot le nationalisme le plus sectaire et le plus centralisateur continuait à faire la loi et à l'appliquer (7). «L'idéal» (si l'on peut dire!) était «la France des cent millions d'habitants» dont les ancêtres étaient les Gaulois. Les expositions universelles à Paris lui redonnaient à intervalles réguliers éclat et confiance en soi.

Un secteur pourtant commençait à bouger ou, tout au moins, à donner des signes encourageants de résurrection: celui de la vie intime et du cadre

local. Ce mouvement fut particulièrement sensible dans le Nord où le mal avait peut-être été le plus profond.

Accoutumés, (un peu à la manière des Bretons) à se prendre pour des arriérés qui convenait de civiliser au plus vite, Flamands, Hennuyers et Artésiens s'interrogeaient soudain sur la valeur de ces axiomes. Ils s'apercevaient alors, en comparant images du passé et tableau du présent, que la domination du classicisme, versaillais ou parisien, sur leur petite patrie avait été pour celle-ci un recul et une cause de décadence. Tous ces monuments importés, préfectures, mairies, écoles attristaient le ciel septentrional. Ils invitaient aussi les indigènes à se débarrasser de leurs complexes d'infériorité. Une maison d'édition, le *Mercure de Flandre*, dirigée par Valentin Bresle, parlait un langage nouveau qui faisait sensation (8).

Elle avait, en effet, découvert un paladin du nouveau style en la personne d'un haut fonctionnaire récemment retraité après un séjour à Lille et qui s'était, en tant que patriote français, enthousiasmé pour le pays des Francs.

Georges Blachon nous venait du Bordelais, «cette enclave anglaise dans le Midi» pour parler comme Charles-Brun. Cette région a plus de liens qu'on ne le croit d'ordinaire avec la partie française des Pays-Bas. Un de ses premiers défenseurs bénévoles ne fut-il pas le premier archevêque intronisé dans les territoires nouvellement conquis? On sait comment Fénelon ne craignait pas de s'opposer à Louis XIV pour protéger son troupeau et d'agir en véritable prince de l'Empire qu'il était demeuré pour l'ensemble des Pays-Bas. Dans cette tradition, Georges Blachon écrivit un hardi pamphlet «Lille a droit à un cardinal archevêque». Et il obtint sinon un nouveau diocèse archiépiscopal, du moins un chapeau de cardinal pour l'évêque de Lille. A peu près au même moment, il publiait chez Valentin Bresle son célèbre *Pourquoi j'aime la Flandre*, bientôt traduit en néerlandais par le grand romancier flamand, Stijn Streuvels et paru chez Lannoo à Thielt, sous le titre *Waarom ik Vlaanderen liefheb*.

Le point de vue de cet ami du dehors ne pouvait manquer d'originalité. Blachon n'hésitait pas à remonter aux origines de l'histoire de l'Occident, jusqu'aux siècles où l'on pouvait se poser la question de savoir si «la Flandre serait France ou si la France serait Flandre». En réaction contre le Maurrassisme, il exaltait une forme de Francité fidèle au génie des Francs. L'agglomération lilloise surtout en fut vivement impressionnée et son maire Roger Salengro en porta témoignage à diverses reprises. Les conséquences pratiques n'en furent pas négligeables et ne demeurèrent point confinées dans le cercle intellectuel du «Mercure». Elles se traduisirent, au contraire, en action constructive et en réalisations matérielles qui modifièrent le visage même des cités.

De même qu'il y avait lutte linguistique en Belgique, il y avait ici opposition directe entre l'art populaire et celui des pouvoirs publics représenté par l'Institut. La Préfecture, parlant par la voix du directeur de l'Ecole (officielle) des Beaux-Arts, dénonçait les «arrière-pensées» des esthètes locaux et condamnait la nouvelle façade séparatiste que le journal *L'Echo du Nord* venait de donner à son siège social sur la Grand-Place à Lille. Mais «le style néerlandais» continuait à gagner du terrain. C'est que le mouvement venait vraiment du cœur du peuple. Un ouvrier lillois, devenu patron puis entrepreneur important, s'était retiré des affaires afin de se consacrer à l'affaire du peuple. Il s'appelait Louis Delepouille (un de ces patronymes où le vocabulaire flamand et l'idiome d'oïl s'unissent curieusement). Sous le nom «Les Amis de Lilles» il avait fondé une association appelée «Syndicat d'initiatives». Mais en réalité l'activité de celle-ci débordait largement du cadre étroit de ces groupements à préoccupations touristiques.

Servis par un *Bulletin* qui était une vraie revue, les «Amis de Lille» furent ceux de la Flandre tout entière. Louis Delepouille, qui se qualifiait lui-même de «Flamand de seconde zone» parce qu'il n'avait pas la maîtrise du Néerlandais, accomplit une besogne de fondateur de ville. On lui doit en particulier, la fondation de la «Foire de Lille» (institution et bâtiments) qu'il réalisa contre l'opposition d'Edouard Herriot, inquiet de la concurrence qu'elle risquait de faire à la Foire de Lyon, détentrice d'un vrai monopole datant de l'époque galloromaine. On lui doit aussi la construction et la restauration de nombreux bâtiments et de quartiers entiers. On lui doit surtout la renaissance d'une conscience régionale digne de ce nom.

Bien qu'il eût été assez longtemps à la traîne, le Westhoek proprement dit ne pouvait demeurer davantage étranger à cette résurrection. Déjà à Dunkerque, la revue *Le Beffroi de Flandre* de l'imprimeur Gaspard Van den Bussche accueillait des isolés qui y publiaient articles et nouvelles. A Hazebrouck paraissait, chaque année, un *Almanach de Tisje Tasje* qui ressuscitait la verve de Jean Baptiste Van Grevelinghe.

Dès le lendemain de la première guerre, au séminaire d'Annepes, un jeune séminariste, l'abbé Lescroart avait fondé un cercle d'études pour préparer les élèves à l'exercice de leur ministère et à la prédication dans les communes rurales d'où la langue populaire n'avait pas encore été totalement bannie.

Ce n'est pourtant qu'avec l'entrée en scène de l'abbé Gantois que le mouvement atteignit ses dimensions et connut son plein épanouissement. Ce ne fut pas en Flandre mais à Paris que je rencontrai pour la première fois Jean-Marie Gantois. Il y était venu prospecter et recenser la diaspora flamande de France. Comme celui de la quasi-totalité des militants de l'époque, J.E. Vandendriessche entre autres, son foyer familial était franco-phoné depuis une ou deux générations. Dans son livre *Hoe ik mijn volk en mijn taal teruggevonden heb*, il s'est expliqué sur ses retrouvailles ethniques.

Né en 1904, il avait alors à peine dépassé la vingtaine mais possédait déjà une érudition et une science dignes d'un homme de la Renaissance et des professeurs contemporains les plus réputés,... la cuistrerie en moins. Rangé aussitôt par les fransquillons dans la catégorie des «petits vicaires rabiques», il ne songeait, en réalité, qu'à sauver ce qui pouvait l'être encore du patrimoine flamand de ce côté de la frontière. Comme il était doué, en sus des dons de l'esprit, d'un vrai génie de promoteur, voire d'impresario à la Barnum, il ne tarda pas à transformer les cercles fermés des séminaires en une association polyvalente, structurée et dynamique qu'il baptisa «Vlaamsch Verbond van Frankryk» (9).

Pour la présidence il choisit le patriarche d'une famille fidèle à la Flandre depuis temps immémorial, Justin Blanckaert, alors retiré à Zeggars-Cappel. Avec sa puissance de travail, ses qualités d'orateur et d'écrivain, Gantois eut pu aspirer aux plus hautes fonctions de l'Eglise ou d'ailleurs. Rien pourtant ne l'intéressait qui eût été hors du service direct de la Flandre. Les principaux moyens d'action du mouvement furent la revue *Le Lion de Flandre* et l'organe populaire *De Torrewachter*. Ce furent surtout les Congrès annuels qui se tenaient dans une ville chaque année différente avec l'appui d'une municipalité de couleur politique indifférente. C'est ainsi que le richissime industriel Benjamin Vandenbrouque, maire de Bourbourg (Broekburg) offrit dans ses jardins une réception d'un luxe sans pareil aux congressistes éblouis et à leurs invités des diverses provinces de France. C'est ainsi que le maire socialiste de Dunkerque, Charles Valentin, après la réception à l'Hôtel de Ville s'en alla banqueter avec les membres

du Congrès et, qu'à l'heure des toasts, le prêtre et le franc-maçon firent assaut de citations flamandes, françaises... et latines en un style œcuménique. Ainsi se rencontraient, chaque été, avec l'élite du régionalisme français, tous ceux qui s'intéressaient à la Flandre.

J'avais, pour ma part, été contacté chez moi par cet incomparable recruteur qu'était Gantois. Je m'étais, peu après, marié en Flandre où j'avais cherché - et découvert - une épouse selon mon cœur (10). Il s'était trouvé qu'elle était assez lointainement apparentée à Jean-Marie Gantois. Ces affinités familiales étaient, en effet, une des caractéristiques de tous les milieux flamands de France. «Je vous vois ici plus de quatre cents, disait un jour Charles-Brun, lors d'un congrès, et vous êtes quatre cents cousins».

Plus que jamais donc le temps des vacances était pour moi celui du réenracinement et des retrouvailles. Ma tâche principale était d'assurer la liaison entre la Fédération Régionaliste Française dont le siège était à Paris, avec le V.V.F., qui poursuivait son développement en Flandre française. L'apogée était prévu pour 1939. Si l'on se rappelle que la réunion devait se tenir à Lille avec le concours des «Amis de Lille» de Louis Delepouille et avec l'appui de la municipalité de Roger Salengro, on peut penser que c'eût été un événement de premier ordre. Le suicide de Roger Salengro, qui fut un assassinat perpétré par les Maurrassiens (11), et le déchaînement du cataclysme mondial allaient instaurer l'ère de la violence pour l'Europe et l'Univers.

Un monde mourait. Un autre monde allait naître.

A dater de ce moment, nous entrions dans l'actualité que les lecteurs de cette revue connaissent d'expérience. Les péripéties en ont d'ailleurs été contées dans un livre récent *La Flandre au lion* écrit par un jeune auteur de talent, Marc Castre (12).

Décédé prématurément (13), Jean Marie Gantois a eu, du moins, la satisfaction de voir, grâce au docteur Jan Klaas, son *Lion de Flandre* reparaitre sous le titre de *Notre Flandre* (14). La devise adoptée, empruntée à Michiel de Swaen, «De bloem van Europa» définissait à merveille les ambitions européennes de la Flandre française d'aujourd'hui.

Par bonheur pour lui et grâce à la force des choses, le mouvement a cessé d'être unitaire et centralisé. Les jeunes générations ont compris que la situation n'avait plus rien de commun avec celle d'autrefois et d'hier encore; que, par exemple, les vieilles querelles entre gauche et droite, entre libéraux, capitalistes et marxistes, si elles continuent à accaparer l'attention des masses, ont de moins en moins de prise sur la réalité (15), sont de moins en moins capables de résoudre les vrais problèmes de l'avenir le plus proche: surpopulation, pollution, survie et cadre de vie des espèces humaines dans le domaine à eux imparti par la Nature et l'Histoire...

De tous les dangers, de tous les empêchements qui menacent l'humanité dans ses mutations accélérées, le plus lourd est sans doute le passif que nous lègue l'Etat-Nation avec ses fanatismes et ses intolérances. La Flandre qui jamais n'a eu, en tant que tel, d'Etat moderne, est moins que toute autre nation, coupable d'excès étatique. Mais elle en a été et en est, plus que toute autre, victime innocente.

Divisée entre et contre elle-même, elle a souffert de déchirures invisibles au radar le plus perfectionné, profondes pourtant comme d'insondables abîmes. Depuis près de deux millénaires, son aire nationale d'expansion au Sud n'a cessé d'être refoulée, grignotée. Fondatrice du royaume de France mérovingien, de l'Empire d'Occident des Carolingiens, conductrice des

grandes croisades de la Chrétienté, elle s'est vue finalement réduite dans sa vaste partie méridionale à l'appellation contrôlée - et sévèrement contrôlée - de «Nord-Pas de Calais». Un garçon de Comines Belgique est devenu plus étranger à son frère et voisin de Comines France, aux yeux des autorités et des mass media, que ne lui est un immigré du néo-colonialisme.

C'est que la ligne «idéale» des frontières et des douanes approfondit toujours le fossé factice qui sépare les Etats-Nations. Grâce à Dieu, il est permis maintenant d'espérer que l'évolution va enfin s'inverser. Tout ce qui contribue à gommer le tracé rigide des limites et des bornes artificielles est un fait positif et favorable. Contacts, rapprochements et coopération doivent être multipliés, qu'il s'agisse de rencontres de jeunes, de réunions culturelles, de concours de jeux nationaux ou de jumelages. Il faut aussi, comme l'a suggéré Pierre Mauroy, maire de Lille et animateur de la région, que les collectivités publiques, par exemple le département du Nord et les provinces de West-Vlaanderen (ou du Hainaut) soient habilitées à entreprendre ensemble, sans attendre le bon vouloir des administrations centrales, certains travaux d'intérêt commun concernant notamment le régime des eaux et des rivières comme la Lys ou l'Escaut. En attendant la supranationalité européenne, la double nationalité qui existe déjà peut être largement développée.

C'est à la fois par la base et par le sommet que l'œuvre doit être entreprise. La Flandre contribua jadis à faire l'Europe. Aujourd'hui l'Europe peut aider à refaire la Flandre.

Il serait prématuré de commenter ce qui est actualité brûlante en voie de devenir. Il est impossible de citer les noms de tant de jeunes qui ont relevé la bannière au Lion partout où elle avait flotté. En oublier un seul serait faire tort à tous. Mais, à en juger par leur nombre et par leurs talents, il est, dès à présent certain que si la planète n'est pas anéantie par la folie nucléaire, le Westhoek régénéré sera présent, comme il doit l'être, aux rendez vous de l'an 2000.

Notes:

(1) Le Canton de Comines faisait partie de la province de la Flandre Occidentale. Sa population était au point de vue linguistique assez hétérogène. En 1961 le gouvernement belge veut fixer «une fois pour toute» la frontière linguistique en Belgique. Le projet initial prévoyait le maintien du canton de Comines dans la Flandre Occidentale avec toutefois un régime linguistique francophone avec des facilités pour les néerlandophones. Au cours des débats parlementaires ce point était fortement discuté: la plupart des Wallons exigeait l'annexion du canton, ainsi que celui de Mouscron, à la province wallonne du Hainaut. Du côté flamand, beaucoup aspiraient également à une situation «claire et nette»: si le canton devait avoir un régime linguistique francophone, alors mieux vaut l'incorporer dans la province du Hainaut. C'est ce qui arrive finalement par la loi du 8 novembre 1962.

(2) En 1904, François Thalamas, professeur d'histoire au lycée Condorcet, avait émis certaines opinions sur Jeanne d'Arc qui avaient provoqué son déplacement. Muté dans un établissement plus important, Thalamas n'avait subi aucun préjudice, mais il était resté la tête de turc des nationalistes qui vénéraient la «héroïne» Jeanne d'Arc. L'annonce, en 1908, qu'il avait été autorisé à donner une série de conférences publiques à la Sorbonne, transportait les nationalistes de rage. Les nationalistes prenaient la nomination de Thalamas pour une insulte personnelle. Les «Camelots du Roi» de l'Action Française déployèrent une grande activité, troublant les cours universitaires de l'année 1909, organisant des bagarres où prenaient part de forts contingents de policiers et qui tournaient à la bataille rangée, à l'intérieur et à l'extérieur de la Sorbonne, entre thalamistes et antithalamistes. L'Action Française s'est servi à fond de «l'affaire Thalamas» pour s'implanter dans le milieu étudiant (E. Weber, L'Action Française p. 72-73). Nicolas Bourgeois a donc participé à une entreprise dirigée en grande partie par l'Action Française.

(3) Le concours de 1916.

(4) Une allusion à Léopold Senghor.

(5) Dans une circulaire du 14 août 1925, le ministre Anatole de Monzie refusait

catégoriquement de donner raison aux mouvements régionalistes français qui demandaient l'emploi des langues régionales dans l'enseignement primaire, ne serait-ce que en tant qu'instrument supplémentaire dans l'apprentissage de la langue française.

(6) Sur André Mabille de Poncheville, et sur la véritable origine et signification des *Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre*, voir l'édition des «Rapports diplomatiques français 1918-1919» et les notes qui les accompagnent, dans *Les Pays-Bas Français Annales*, 1978, p. 174-192.

(7) Le 7 décembre 1924, à Roubaix, Eduard Herriot déclarait: «On voudrait nous ramener aujourd'hui sous la domination des patois, des patois que les réactionnaires de nos jours essaient d'introduire, plaidant contre l'unité française, comptant sur l'ignorance pour détruire la République elle-même».

(8) Sur Valentin Bresle, son *Mercur de Flandre* et ses amis dont Georges Blachon, Louis Delepouille et «Les Amis de Lille», voir mon article *Het Frans-Vlaams régionalisme in de Mercur de Flandre, 1922-1931*», dans *Les Pays-Bas Français. Annales*, 1977 p. 11-35.

(9) Sur J.M. Gantois, le «Vlaamsch Verbond» et ses publications, voir ma contribution *Jean-Marie Gantois dans le mouvement flamand en France (1919-1939)* dans *Régions et régionalisme en France du XVIII siècle à nos jours. Actes publiés par C. Gras et G. Livet*. Paris, P.U.F., 1977, p. 327-336.

(10) Marie-Louise Cyssau.

(11) Voir l'article d'Hubert Claude dans ces *Annales*.

(12) La signification de ce livre se situe sur un tout autre terrain que celui de l'historiographie.

(13) En mai 1968.

(14) Cette revue paraissait de 1952 à 1968. Très vite Gantois y collaborait en se cachant derrière de multiples pseudonymes. La revue pouvait démarrer grâce à l'argent et à l'appui logistique de Flamings belges dont le *Komitee voor Frans-Vlaanderen* à Waregem.

(15) Ces «vieilles querelles» dont parle Bourgeois ont bel et bien de prise sur l'actuel mouvement régionaliste en Flandre française. Elles sont même à l'origine de disputes qui mènent à des «schismes».